

Rivière-du-Loup – New-York – Königsberg

La fiancée américaine d'Éric Dupont, Marchand de feuilles,
568 p.

Élisabeth Nardout-Lafarge

Number 250, Fall 2014

Territoires imaginaires

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73144ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nardout-Lafarge, É. (2014). Rivière-du-Loup – New-York – Königsberg / *La fiancée américaine* d'Éric Dupont, Marchand de feuilles, 568 p. *Spirale*, (250), 43–44.

Rivière-du-Loup – New-York – Königsberg

PAR ÉLISABETH NARDOUT-LAFARGE

LA FIANCÉE AMÉRICAINE
d'Éric Dupont
Marchand de feuilles, 568 p.

Peut-on lire *La fiancée américaine*, « symphonie du Bas-du-fleuve » selon la formule d'Elsa Pépin¹, dans la perspective néorégionale à laquelle se consacre ce dossier ? Les dédoublements et redoublements de la territorialité de même que l'usage ambigu que le roman fait des représentations traditionnelles de l'identité incitent plutôt à interroger les critères de ce nouveau regroupement des textes québécois contemporains. Car, comme sa jaquette de livre de cuisine que vient troubler en couverture l'illustration de Kaï McCall, *La fiancée américaine* brouille les signes. Malgré la précision de la référence géographique et historique, Rivière-du-Loup, anciennement Fraserville, y est peut-être moins un lieu ou un territoire qu'un point que le hasard des récits entrecroisés place au centre d'un réseau de déplacements dans l'espace aussi bien que dans le temps.

LES « FIANÇAILLES AVEC L'AMÉRIQUE² »

Cette expression de l'auteur, filant la métaphore de son titre, insiste sur la proximité avec les États-Unis, dont l'inscription dans le roman oscille entre la nouveauté et le recyclage des principaux lieux communs de la représentation québécoise de l'Amérique. Louis Lamontagne, fils de cette Américaine « *aux yeux sarcelle* », trait qu'il a hérité d'elle et qu'il lèguera à ses descendants, devient un homme fort, surnommé Cheval Lamontagne; il se produit dans les foires et se reproduit – « *des yeux sarcelle en Ohio, en Iowa, au Michigan et bientôt dans l'État de New York* » – dans une étonnante reconquête par l'amour de l'Amérique française des explorateurs. C'est dans « *la US Army [...], une vraie armée qu'on voit au cinéma!* » qu'il fera la guerre. Mado effectue deux voyages à New York : le premier en autobus pour subir un avortement auquel elle renoncera, le second dans sa luxueuse Jaguar, pour y ouvrir un de ses restaurants (et « *régler de vieux comptes* »). Si la distance est marquée chaque fois par le récit du trajet, cette Amérique-là n'est pas pour autant perçue comme un territoire étranger, les personnages y ont des souvenirs, des attaches, des liens de parenté, sus ou tus. Or la nouveauté qu'apporte la connotation amoureuse de « *fiançailles* » dans la manière de nommer le rapport du Québec à l'Amérique, rapport longtemps posé en termes de résistance à l'hégémonie, est

mise en tension avec le recyclage de plusieurs clichés. La figure nourricière et rassurante de la Madeleine américaine, associée au gâteau renversé à l'ananas, et, par sa mort en couches pendant la messe de la Nativité, inscrite dans l'imagerie religieuse canadienne-française, se trouve récupérée, grâce au précieux livre de recettes, dans l'esprit d'entreprise de sa petite-fille. *Self-made-woman* façon Québec Inc. (difficile de ne pas penser que les restaurants Cora ont ici servi de modèle), elle doit sa fortune à la synthèse réussie de l'avarice paysanne de sa mère et du *care* que pratiquait avant la lettre sa grand-mère, championne des crêpes au sirop. En construisant un point de vue qui les désigne comme accessibles et partiellement appropriés, le roman « désexotise » les États-Unis tout en reconduisant leur caractérisation conventionnelle de puissance militaire et économique, de terre d'accueil de tous les émigrants, de promesse de tous les succès individuels.

LE MIROIR ALLEMAND

L'Allemagne est un autre pôle important de la territorialité romanesque; l'un des jumeaux de Madeleine, Gabriel, le fils rebelle, séducteur et sportif comme son grand-père, y séjourne à la fin des années 1990. Constituée de la correspondance qu'il échange avec son frère (frère ennemi tant il est différent, chanteur d'opéra et fidèle à la mère), la section du roman consacrée à l'Allemagne est cristallisée par la rencontre du protagoniste avec Magdalena Berg, bavaoise d'origine, qui a survécu à la guerre et à l'âpreté de la vie en Allemagne de l'Est. Magda raconte sa vie à Gabriel au cours de trois chapitres, les cahiers de Magdalena Berg. Si le récit que le stratagème de ces cahiers permet d'intégrer au roman dépayse radicalement la fiction en racontant le destin d'une Allemande malmenée par l'histoire du xx^e siècle, portant la culpabilité des bourreaux et pourtant victime, c'est de nouveau par la parenté qu'il se trouve pourtant ramené à l'intrigue : « *J'ai eu un flash : elle s'appelle Magdalena Berg, ce qui est plus ou moins l'équivalent allemand de Madeleine Lamontagne. Tu ne trouves pas ça bizarre? Surtout que les Lamontagne de Rivière-du-Loup sont d'origine allemande, leur nom a été francisé au dix-huitième siècle, c'est Suzuki qui me l'a dit.* »

Nouvelle variation sur le nom « *Madeleine* », Magda apparaît ainsi à la fois dans sa singularité, mémoire vivante des horreurs allemandes et des tragédies européennes, et, grâce à la sérialité ouverte par le nom, dans une sorte de communauté générationnelle de femmes d'une époque, batailleuses et malgré tout résilientes. Dans cette construction typique de la saga, où la gémellité des personnages et des destins est structurée par les coïncidences et matérialisée dans des objets (petite croix que portent au cou les différentes Madeleine, *Mise au tombeau de la vierge* que le G. I. Lamontagne a échangée contre sa ration de chocolat avec une « fraûlein bavaroise, une blonde costaude qui riait tout le temps » et rapportée à sa mère qui l'accrochera au mur du réfectoire du couvent de Rivière-du-Loup), l'Allemagne est moins un ailleurs qu'un miroir déformant.

La fiancée américaine entretient un rapport pour le moins oblique avec ce que la critique commence à appeler, peut-être imprudemment, le « néoterroir ».

C'est, de manière plus dramatique, ce que donne aussi à penser le rôle que joue la guerre dans le destin de Louis. À son retour d'Allemagne, comme si la mort était devenue sa nouvelle compétence, il ouvre une entreprise de pompes funèbres dans le bungalow familial. La scène de sa propre mort superpose jusqu'à les confondre Rivière-du-Loup et les lieux allemands : « *Il était ailleurs, là où l'alcool faisait parfois voyager son esprit, au bord du lac Starnberg. Une lune allemande illuminait le paysage allemand.* » Dans une sorte de sidération, ses souvenirs, « *image lancinante des corps gelés empilés dans les wagons* » et « *crissement des roues des trains allemands* », l'immobilisent dans la neige, sur la voie ferrée, où une locomotive le heurtera mortellement. La réinterprétation de l'un des *topoi* du roman québécois vient donner à cette mort dans la neige la résonance du pire : « *La neige tombait dru, tournoyait, rapelaient le nom du juif trouvé dans la neige.* » Toute distance abolie, Rivière-du-Loup est en Allemagne et l'Allemagne à Rivière-du-Loup, comme s'y trouve aussi Nagasaki, où « *la jumelle de sœur Marie-de-l'Eucharistie, sœur Sainte-Jeanne d'Arc, aussi appelée sœur Sainte-Marie-de-Nagasaki [...], est morte en 1945* ». Dans une déterritorialisation générée par la menace, la ville natale ressemble à « *n'importe quel endroit dont la destruction est imminente* ».

FLÈCHES DE TOUT BOIS

Ainsi on n'a pas affaire ici à un territoire que les déplacements des personnages esquisseraient autour d'un centre, selon un rapport binaire entre le lieu d'origine et le vaste monde, le local et l'universel, mais bien plutôt à la construction d'un

réseau de liens dont le roman raconte l'histoire. Parmi les multiples figurations de ce relais par lesquelles *La fiancée américaine* métaphorise un tel dispositif, on retiendra celui de ces flèches, tirées à l'opéra de Königsberg, l'été 1943, lors de la curieuse représentation du *Freischütz* de Weber à laquelle assiste Magda. Les trois dernières flèches ne sont « *jamais retombées des arbres qui dominaient la scène* » ; deux viendront se planter, « *comme une flèche d'Indien* », dans les cœurs de Madeleine « *la Mère* » et de sœur Marie-de-l'Eucharistie alors qu'elles se promènent dans la sapinière à l'arrière du couvent de Rivière-du-Loup, le soir de la Saint-Sylvestre 1999 ; la dernière, à la toute fin de l'épilogue, surprend les promeneurs du cimetière de Nagasaki quand, le 1^{er} janvier 2000, elle « *se fiche dans la terre devant une pierre tombale blanche, celle d'une religieuse canadienne emportée en 1945 par la bombe atomique* ». Juste avant, avait eu lieu, à Rome, la grande scène de dévoilement mélodramatique et le sacrifice de Magda qui saute dans le vide en chantant l'*aria* finale de la *Tosca*.

Construit selon une logique qui doit davantage à la mémoire (comme le rappellent ces Madeleine successives) qu'à la géographie, récupérant les grands genres populaires et réactualisant leurs clichés, *La fiancée américaine* entretient, on le voit, un rapport pour le moins oblique avec ce que la critique commence à appeler, peut-être imprudemment, le « néoterroir ». Martine-Emmanuelle Lapointe situe d'ailleurs le livre d'Éric Dupont dans une filiation littéraire urbaine de « *romans fleuves parus au Québec dans les années 1980-1990. Les Chroniques du Plateau-Mont-Royal de Michel Tremblay ou encore Maryse et Myriam première de Francine Noël, best-sellers reçus favorablement par la critique, entretiennent eux aussi un rapport "décomplexé" à l'écriture et à l'Histoire*³ ».

On peut y lire également des indices d'une reprise parodique du projet d'« *épopée nationale* » de Victor-Lévy Beaulieu qu'évoquent non seulement le Bas-du-Fleuve mais aussi la famille déjantée des Lamontagne et les couples fraternels incestueux ; les frères ennemis, Michel cultivé et précieux et Gabriel fort et direct, ne sont pas sans rappeler le tandem de *Salut Galarneau* de Jacques Godbout, et le rôle du vieux Zucker dans la réussite de Mado foudroyait d'intéressantes comparaisons avec celui que joue Ratablavsky dans le destin de Florent dans *Le matou* d'Yves Beauchemin. Rivière-du-Loup, avec son défilé de la Saint-Jean-Baptiste, son croque-mort conteur, l'accent de Madeleine la Mère et les sœurs qui font croire à la fin du monde pour obtenir de leurs élèves plus de discipline, appartient moins à une représentation renouvelée des régions qu'à un passé déjà stylisé, mythifié, filtré par la littérature et ironiquement offert à la complicité du lecteur. ┘

1. Elsa Pépin, « Symphonie du Bas-du-Fleuve », *Voir*, en ligne : voir.ca/livres/2012/11/22-eric-dupont-la-fiancée-américaine-symphonie-du-bas-du-fleuve (consulté le 22 avril 2012).
2. Éric Dupont, entrevue avec Chantal Guy, en ligne : www.lapresse.ca/arts/livres/entrevues/201210/05/014580557-eric-dupont-que-la-joie-demeure.php (consulté le 22 avril 2014).
3. Martine-Emmanuelle Lapointe, « Géométries variables », *Voix et images*, vol. 38, n° 2, 2013, p. 132-137, disponible en ligne : www://id.erudit.org/erudit/1015170ar (consulté le 22 avril 2012).